

Another State of Mind Films

presents

somewhere between here and now

a film by Olivier Boonjing

PRESS ARCHIVE

press

Objet flottant doucement identifié

Cinergie, 14 juillet 2009

Premier long métrage, seul film belge en compétition officielle au Festival Européen de Bruxelles, *Somewhere between here and now* a débarqué comme ça, sans distributeur, autoproduit, venant un peu de nulle part, petit ovni un peu tremblant sur ses quilles fragiles. Accueilli chaleureusement, il a reçu le prix Prime Télénet du Meilleur film, un prix décerné par le public qui lui garantit sa diffusion.

Modeste et simple, *Somewhere between* réussit peut-être à toucher et émouvoir parce qu'il assume clairement ses ambitions, son propos et ses fragilités. Peut-être aussi qu'il creuse, sans vouloir les résoudre, quelques-unes des questions qui hantent notre époque. Au-delà de son titre qui en dit déjà long, en quelques plans, le film a posé ses bases : de retour de Thaïlande, Louise erre entre un aéroport et un hôtel avant de revenir à Bruxelles se perdre dans les rues, les cafés, les lieux anonymes et publics. Comment revenir chez soi ? Qu'est-ce qu'habiter une ville ? Elle croise un jeune homme qui lui, tente de partir, mais se met à la suivre.

Dans une ville un peu fantomatique, en quête d'eux-mêmes, entre partir et revenir, tous deux se rencontrent, errent, croisent d'autres personnes, se confient, se laissent porter par une nuit qui s'achemine doucement vers une aube qui ne dénouera rien, mais sera déjà un lendemain.

Si le film ne manque ni d'humour (des personnages croqués avec délices comme cet ex-chauffeur de taxi) ni d'inventivité (pas un seul champ contre-champ, ou presque), que ses comédiens sont beaux de tous leurs non-dits, et qu'ils éclairent la nuit du film d'une certaine innocence (Lucie Debay et Arieh Worthalter), que certains plans sont d'une grande justesse (ces trouées de lumière dans la nuit ou cette aube au matin près d'un canal), le film d'errance urbaine est désormais un genre à part entière depuis qu'un pan du cinéma américain des années 80 et quelques grands noms en ont fait leur marque de fabrique (Jarmusch, Wenders...).

Là où *Somewhere between here and now* fait mouche, c'est qu'il évite justement, de trop se référer à ces grands noms sans pour autant ignorer leur héritage. Il assume ses vides et ses pleins. Modeste, honnête et simple, il va, tranquillement, le long des questions qu'il égrène, au risque de l'évanescence. Mais un risque assumé qui fait son charme.

Anne Feuillère

Brussels Film Festival 2009 - Le Palmarès

Fake Magazine, 8 juillet 2009

(...) Deux réelles surprises ont également pris place lors du festival : *SOMEWHERE BETWEEN HERE AND NOW* et *COUNTRY WEDDING*. Le premier est un film belge sans budget réellement touchant et presque enivrant. Deux personnages errent dans Bruxelles sans réelle motivation et découvre une série de personnages anodins. Une réelle rencontre partagée. *COUNTRY WEDDING* développe aussi une hypothèse de rencontre mais nous ne sommes pas invité au voyage, nous y sommes confronté. Et ce film islandais est un pur régal. Très bien écrit, très bien interprété et judicieusement mis en scène il atteste d'une parfaite maîtrise cinématographique de la part de sa réalisatrice dont l'expérience de monteuse est déjà impressionnante. (...)

Nicolas

"Somewhere Between Here and Now", c'est beau Bruxelles la nuit

La Libre, 6 juillet 2009

Un des coups de cœur du festival, signé par une équipe enthousiaste, emmenée par Olivier Boonjing et Olan Bowland.

En programmant des premiers et des deuxièmes films, le Festival du film de Bruxelles reste évidemment un lieu privilégié de découverte. On se souvient y avoir déniché "Folie privée", premier long métrage de Joachim Lafosse, réalisé sans budget, avec une équipe réduite, avec cette vitalité créative qui transpire à l'écran. Bien que d'une école thématique différente, "Somewhere Between Here and Now", d'Olivier Boonjing, est du même tonneau. Tourné pour à peine 12000 euros dans un "Brussels by night", le film conte l'errance, une nuit durant, de Louise (Lucie Debay), de retour d'un long voyage en Asie, et d'un jeune Américain anonyme (Arieh Worthalter). Elle peine à rentrer chez elle, lui tarde à partir de cette ville où il a, un temps, posé son sac.

Olivier Boonjing et ses associés Olan Bowland et Jean-François Metz (qui partagent avec lui la direction de la photo, le deuxième officiant aussi comme producteur de fait) œuvrent depuis un peu plus de cinq ans, sous le nom de Black Sheep, sur des clips ou des publicités. Ils ont développé une expérience et des envies communes. "On se posait la question de savoir si tout ce qu'on avait expérimenté sur de l'alimentaire permettait de raconter une histoire plus personnelle, explique Olivier Boonjing. Et on avait aussi l'envie de travailler avec des gens rencontrés sur ces projets."

Si le film, produit sous le nom d'Another State of Mind, souffre de quelques faiblesses, il recèle un vrai talent collectif (les deux acteurs principaux, plus Anaël Snoek, sont totalement convaincants). L'équipe livre un délicieux portrait de Bruxelles, voire de Saint-Gilles, où a été tourné l'essentiel des scènes. "C'est notre quartier, note le réalisateur, mais c'est aussi le Santa Monica bruxellois : on y croise beaucoup d'artistes et de professionnels du cinéma."

Rarement la ville, dans cette intimité noctambule, n'a paru si vivante, multiple et internationale. L'anglais qui finit par devenir langue vernaculaire des différentes communautés qui s'y croisent et y partagent le même amour d'un lieu où, "well, you know", les bus arrêtent de circuler à 1h du matin, mais où un trajet sur la ligne du 71 permet d'entendre toutes les langues d'Europe et d'Afrique. Plus que le carrefour de la première - qui a tant contribué à la défigurer - la capitale apparaît sous la caméra d'Olivier Boonjing comme un confortable refuge bohème, une vision inhabituelle mais si éloignée des sentiments qu'elle suscite chez les étrangers qui aiment y revenir ou s'y établir. "Olan et moi, on habite Bruxelles, relève encore Olivier Boonjing. Et il y a des moments où on peste sur cette ville. Mais on voyage beaucoup. Et quand on revient, on se dit que finalement la vie ici n'est pas si mal. Nous y avons des amis qui viennent du monde entier."

Formellement, en dépit de son budget serré et de son tournage à l'arraché, le film présente une belle facture. Boonjing se révèle un cadreur inspiré, capable de saisir aussi bien l'instant magique entre deux comédiens que la poésie d'un bunker urbain.

L'absence de financement est aussi, chose rare, volontaire. "On n'estimait pas nécessaire de prendre encore six mois ou un an pour trouver un financement dans une des Communautés ou via un fonds spécial, précise Olan Bowland. On avait ce qu'il fallait pour faire le film comme on voulait. A la limite, trouver et avoir plus d'argent pour ce film aurait été un handicap, parce qu'on aurait peut-être dû répondre à d'autres attentes ou à des contraintes liées au financement."

Un coup de cœur, donc. Auquel on souhaite de rencontrer prochainement un plus large public.

Alain Lorfèvre

Le Brussels by night d'Olivier Boonjing

Le Soir, 30 juin 2009

Parmi les films en compétition, un Belge: Somewhere between here and now, premier long signé, avec des moyens modestes, par Olivier Boonjing. Formé au clip et à la pub, Olivier Boonjing confesse ne pas en avoir souffert le moins du monde. « Dans le monde d'où je viens, on est habitué à travailler de façon créative avec de tout petits budgets. » Il le prouve avec son film atmosphérique, qui raconte une histoire simple, avec parfois une approche documentaire : un Américain en voyage retarde le moment de son départ et fait la connaissance, dans un Bruxelles nocturne et propice aux échappées belles, d'une jeune femme qui repousse le moment du retour au bercail après un long voyage. D'origine thaïlandaise par sa mère, Boonjing a grandi en Belgique, à deux pas de l'Allemagne et des Pays-Bas. Pour lui, Bruxelles est une ville de passage, où transitent bien des voyageurs. Mais, précise-t-il, « mon film parle du voyage en tant qu'état d'esprit. Il parle aussi de la notion de maison, qui est pour moi plus un sentiment qu'un endroit. »

Nicolas Crousse

Somewhere Between Here and Now by Olivier Boonjing

Indymedia, 29 juin 2009

Il y a des voyages dont on revient difficilement, des zones de transit émotionnelles longues et diffuses. On peut chercher l'ailleurs c'est sûr mais qu'y trouve-t-on au juste?

Louise revient en Belgique après trois années passées en Thaïlande. L'atterrissage paraît quelque peu brutal, comment se réapproprier un chez-soi devenu si distant. Adrian, américain bruxellois, un "nulle-partien" comme il se définit lui-même est quant à lui sur le départ. Inévitablement les deux destins vont se croiser Gare du Nord et ensemble vont arpenter pour une nuit les rues de Bruxelles. La suite logique d'un tel scénario, quand on connaît Bruxelles, c'est bien évidemment le hasard comme instigateur de rencontres iconoclastes. Pas si pressé que ça de partir ou revenir dans le fond...

Le film de Olivier Boonjing pourrait être une invitation au voyage. Mais il n'est pas si certain que celui dont il nous parle soit géographique. Après tout, les grands espaces sont aussi intérieurs. Partir, comme le suggère le film, est souvent un chemin de fuite avec un degré de conscience plus ou moins fort que ce que l'on cherche ne peut pas être ailleurs. Car un 'ailleurs' une fois là-bas ne devient rien de plus qu'un 'ici'. Ce que l'on cherche comme le dit Stendec - un personnage bohème revenu de ses illusions - on le porte au fond de soi.

Filmé sans budget par un groupe de quatre amis passionnés "Somewhere between here and now" est un film d'une grande maturité esthétique et intellectuelle. Il est la preuve flagrante que l'argent ne peut et ne doit pas être le moteur de guerre d'une entreprise cinématographique. Espérons que travail d'Olivier Boonjing saura rassurer et inspirer les génies fauchés.

Aude Espérandieu

Review of Olivier Boonjing's *SOMEWHERE BETWEEN HERE AND NOW*

Quiet Earth, 26th June 2009

It's not often one ponders the space between here and now, but in this fascinating film it seems to be: the Here is Brussels, home to the action, and the Now is how the Here is perceived by a group of young and emotionally distraught travelers. Put another way, *Somewhere Between Here And Now* (SBHN) is a desperately empty place, full of solitary histories, no futures and bulging backpacks. Lonely Planet, indeed.

Our story involves the chance meetings experienced by Louise (Lucie Debay) on her first day back in Brussels after returning from a year-long impulse trip to Asia. What plot there is awkwardly twists around her unwanted relationship with the confused Adrian (Arieh Worthalter), a broken-hearted boy on his way out of town who relentlessly chases Louise until they unexpectedly come across his old flame, Zoe (Anaël Snoek). While this may appear to be the old love triangle story redressed with backpacks, there's less to this trippy trio than what meets the eye. Zoe is basically a catalyst who sets up the movie's finale, and the main action revolves around the ying/yang of Louise and Adrian, one returning, one going, and both seemingly locked in or out of the here and now, unable to truly return or leave and weaving around each other in a unplanned dance of procrastination.

Granted, not a scintillating outline of heavy action, but this is one of those auteur efforts that represents the vision of one clever guy – Olivier Boonjing – who wrote, directed, produced, shot and edited the movie. The plot, such as it is, really just leads the characters to a little mind-making-up rap session, and there's nothing really special about the dialogue – these kids are too screwed up to wax eloquently – save one great scene when they're picked up by a retired cabby who still likes to drive around at night, pick up hitchhikers and give tourist raps about the local sights and restaurants. He's cool. No, Boonjing's best claim to fame in this here and now is the brilliant cinematography. From the opening montage of verité Asian scenes to the formal architectural symmetries of Brussels, Boonjing offers up a dazzling array of visual delights – both by day and night – as he effortlessly tracks the obsessive movements of his young and restless characters in their vain searches for themselves.

SBHN is well cast, with the camera loving the sensual face of Lucie Debay, and Arieh Worthalter plays a very convincing loser, torn between the anonymity of the road and his attraction to this unstable blonde with the big packsack. His hormonal pursuit is a laugh, as is his unexpected meeting with Zoe, the old flame who left him a year earlier, coolly played by Anaël Snoek. All three manage that tongue-twisted conversation only those with zero self-confidence can manage, and though they try very hard to make emotional connections with each other, they're also just slightly too far over some edge to allow anyone to get upclose and personal. As a result we tend to watch these characters as if they were part of some psychological experiment, wondering if they'll ever escape the maze and gain some kind of self-understanding about their escapist motivations.

The ubiquitous icon that should also share star billing is the gigantic packsacks lugged around by Louise and Adrian. Like beasts of burden they walk the streets, bent over by these turtle shells of road possessions, or, more likely, by their crushing senses of guilt and shame over their impulsive, irrational need to go... anywhere. Only once are they separated from these symbols of false freedom, and during this dope and booze fueled confession session they finally exchange emotion for philosophy, wishes for reality. They seem to wake up to themselves, and the ties that so feebly bound them slip away like sleep. Only now can they can finally disassociate from each other to resume their individual journeys -- like all lonely backpackers on the long road to oblivion.

The Dr. has given SBHN a fairly generous 8/10, as I'm mentally glossing over the slightly-too-many unnecessary scenes that tend to bog our going nowhere cast down to a sticky crawl. Some of these scenes are cute, sure, and the Dr will applaud any scene which includes the luscious Lucie Debay, but ultimately these extraneous bits are not that relevant to either the action or the message. What the Dr is remembering is Boonjing's excellent camerawork, sharp direction and crisp, flowing editing. You may also appreciate the learn-as-you-go story, as our characters all spring out of nothingness and we slowly learn about them and their situations as the story, which happens all in a day or two, unfolds.

Somewhere Between Here And Now. Cool name, and a cool flick. Here has been around for a long time. Now's the moment. Boonjing shows us that "somewhere between" is a mindscape that maps out your motivations. If you get the chance, take this journey.

Dr. Nathan

Review of Olivier Boonjing's **SOMEWHERE BETWEEN HERE AND NOW**

Rogue Cinema, 1st October 2009

Loneliness is a topic that many movies have pondered. Whether it's in horror, drama or comedy, loneliness is something that movies cover repeatedly and, it's a topic that we're all familiar with, we've all been lonely. Well, a new movie by Olivier Boonjing, *Somewhere Between Here and Now*, follows a group of people, who, even though they're together, are still desperately lonely.

Our story begins with Louise, a woman who's been traveling in Asia for the past three years and is just returning home to Brussels, Belgium. There her path crosses with Adrian, a man who's about to leave Brussels to begin a search for something he can't really define. When Adrian sees Louise, something compels him to follow her, and when the two meet, it seems that their loneliness takes a little break. The two travel to Adrian's apartment for coffee and when they decide to go out for dinner, their paths cross with Zoe, a woman who Adrian has a history with. Now the three move through Brussels together to a party for other travelers who have just come home.

Now, if you're looking for a slam-bang action movie, or a moving love story, then you shouldn't look here. *Somewhere Between Here and Now* is really a meditation on loneliness and looking for something to fill the empty space in yourself...and in the end, it seems that the only person who can fill that space is you. I'm giving *Somewhere Between Here and Now* three out of four cigars, it's a little slow, but it's a warm, nice movie. You can find out more about this film by heading over to the *Somewhere Between Here and Now* web page.

Brian Morton

Brussels Bound

eFilmCritic, 8th October 2009

First time director Olivier Boonjing has composed a very dark (in the physical light sense) and quiet film. If you have ever been away from "home" for an extended period of time, you can associate with the film's two main characters.

Louise (Lucie Debay) has just returned to her native Brussels from southeast Asia. She dropped everything, left her boyfriend, and has finally returned three years later, with nowhere to go and no one to welcome her back. Adrian (Arieh Worthalter) is looking to leave Brussels, destination unknown. He doesn't know where he's going, but he's all packed up for the trip there. Louise and Adrian meet at a train station, and spend the night following each other around the city, until Adrian sees former flame Zoe (Anael Snoek) and must deal with one of the reasons he may be leaving the city.

Being a former Air Force dependent, I can associate with the flight gene that seems to inhabit many military brats. Airport layovers, unfamiliar customs, jet lag; I've seen and done it all, and Boonjing captures that weird time of night when you are wide awake for no reason, in a place that should be familiar but isn't, and pouring your secrets out to a person you will most likely never lay eyes on again.

The film is not a typical linear storied film. There are not any big revelations during the bittersweet final scenes, and the viewer must pick up any characterization through the selfish (I mean that in a good way) small talk that is spoken. Boonjing uses natural light, rendering some nocturnal moments almost pitch black, and the back and forth use of English and French seems very natural. I came to like Louise and Adrian, even though we only learn as much about them as they are willing to part with. We don't know why these two are drawn to each other, it just happens. Worthalter and Debay have a good chemistry for two people who need each other, but not necessarily in a romantic sense. Foil Zoe is not out to wreck a burgeoning relationship, Adrian sees her by chance, and Snoek does not play her as some predictable harpy driving her former beau out of town. The few instances of music and songs here are nothing short of outstanding.

Charles Tatum

Si la ville m'était co(mp)tée

Quotidien du FIFF, 4 octobre 2009

La vie est faite de rencontres, et celle d'Olivier Boojing fut particulièrement intéressante pour la rédaction du Quotidien. Réalisateur, mais aussi scénariste, monteur, photographe de son premier long métrage « Somewhere Between Here And Now », ce jeune bruxellois a gardé la tête froide et les pieds sur terre. Vu les difficultés rencontrées dans la recherche d'un distributeur, lui et son équipe occupent tous les postes à la fois dans la création d'un film, de sa genèse à sa diffusion au public. C'est donc avec beaucoup de modestie et d'humanité qu'il nous parle de ce petit bijou belge, qu'on ne va pas se priver d'apprécier.

« Somewhere Between Here And Now » c'est l'histoire d'individus qui se rencontrent, qui se frôlent, qui interagissent, qui témoignent de leur expérience lors d'un moment, lors d'une nuit, maintenant, le tout dans un décor bruxellois très défini. Une jeune femme revient d'un long périple en Thaïlande, elle est en transit à Bruxelles, elle ne se sent pas encore prête à rentrer chez elle. Un homme s'apprête quant à lui à quitter la Capitale lorsque le chemin de ces deux personnages se croise. C'est là, quelque part entre ici et maintenant, que leurs chemins se croisent, se mêlent et restent liés durant une nuit, durant un moment. Laissons maintenant parler l'artiste.

Lorsque l'on interroge Olivier sur ses intentions de départ, celui-ci répond sans hésiter que « c'est Bruxelles qui inspire le film, car c'est une ville de rencontres, c'est très cosmopolite au niveau européen et même mondial, on y rencontre des personnes très différentes. Il y a des hauts et des bas dans ma relation avec elle, tant des fois je peux l'aimer, tant des fois je peux la renier. » Quoi qu'il en soit, si énormément de scènes tournent autour de la ville, « il y a une certaine honnêteté dans les plans filmés » précise Olivier. « Nous n'avons pas réalisé de repérages, on a tourné uniquement dans des lieux qui nous étaient familiers. Je tenais à montrer le Bruxelles que je connais, que l'équipe connaît, je voulais me limiter à ça, à l'aspect de notre quotidien. On a donc d'emblée évacué l'idée de filmer dans des lieux marquants. »

Bruxelles oui, mais pas uniquement. Car l'histoire raconte aussi « un mélange d'événements personnels qui me sont arrivés, témoigne le réalisateur. C'est aussi lors de conversations avec les membres de l'équipe et les comédiens que l'on a décidé d'intégrer leur vécu, leurs histoires au scénario. Ces anecdotes que l'on voit, elles leur sont vraiment arrivées. Ce sont des éléments de leur vie, ce qui apporte une certaine spontanéité dans l'histoire. » En outre, il ne faut pas nécessairement vivre à Bruxelles, connaître la ville ou même le pays pour se retrouver dans les personnages, car c'est aussi axé sur ce qu'ils vivent, ce qu'ils ressentent. « Nous avons récolté des avis de personnes extérieures à la Belgique, et l'on peut constater que, visuellement, on présente des choses universelles qui permettent de faire le lien avec d'autres anecdotes que nous pourrions tous avoir vécu, quelles que soient nos origines. On essaie donc de créer un lien personnel avec le spectateur. » Et pour savoir si ce long métrage sera bien accueilli auprès du public namurois, il va falloir récolter les échos après la première projection au Festival... « ce qui est très important pour l'équipe, ajoute Olivier. Ce sont les rencontres avec les spectateurs d'ici qui vont nous permettre d'entendre un feed-back, on va pouvoir obtenir une confrontation directe. »

Et quand on n'a pas de distributeur, ni d'acteur connu, comment ça se passe ? « C'est là qu'Internet devient un média précieux pour se faire connaître continue le réalisateur. Cela permet non seulement de casser les barrières géographiques et de toucher un public étendu, mais également d'avoir une certaine indépendance. C'est en fait une plateforme qui génère un soutien plus fort que ce qui existe déjà. C'est un véritable moyen de diffusion. » Mais cela ne les empêche pas de continuer à chercher un acquéreur, bien entendu. Et comme le jeune homme nous le fait si bien remarquer, « ça arrivera en lien avec les réactions, avec le retour du public qui est, finalement, le baromètre principal. Quoi qu'il en soit, nous continuerons à tourner et « Somewhere between here and now » fait partie de la sélection du World Film Festival de Bangkok, cela nous permettra de voir comment il y est reçu. » Bien, espérons-le. Alors, à vous de juger et de découvrir cette réalisation belge, indépendante et unique.

Laurine Kerpelt

Un pour tous, et le reste suivra

Cinergie, 14 juillet 2009

Interview d'Olivier Boonjing, Olan Bowland et Jean-François Metz

Qui sont-ils, ceux-là qui sont partis à l'aventure d'un premier long métrage autoproduit et réalisé presque en catimini ? Au générique du film, trois noms – rien que ça - pour la photographie. Le premier, Olivier Boonjing porte le film puisqu'il signe aussi le scénario et la réalisation, mais si l'on fouille plus loin le générique, il est aussi à la production, au son, au montage, à la postproduction... Et Olivier nous fait remarquer que c'est plutôt courant, qu'au générique de Seven, on retrouve tous les chefs op' de David Fincher, mais à d'autres postes... Le second, Olan Bowland, est aussi à la production et au montage. Troisième compare : Jean-François Metz, dit Jeff.

Très vite, il apparaît que Somewhere between here and now, est le projet du premier accompagné de tous les autres, une aventure qui devient peu à peu collective, d'abord portée par les deux premiers, accompagnée par le troisième, rejointe ensuite par un quatrième : Quentin Aksajef puis par un cinquième au son, Thibaut Darscotte. Rencontré plus tard, il a beaucoup apporté au projet : « des choses très subtiles, une vision plus scénaristique du son. Comme le ton du film était plutôt documentaire, il fallait arriver à trouver le ton d'une atmosphère sans que ce soit trop propre et trop net », dixit Olivier.

C'est l'avantage de prendre son temps pour faire son propre film. D'une part, il faut aller travailler ailleurs pour gagner sa vie. Le film se met en pause. Mais du même coup, on fait des rencontres qui le régénèrent et l'on revient le nourrir « avec un œil plus frais »... Ils travaillent à deux, à trois, voire à beaucoup plus depuis plusieurs années. Ils se connaissent, sont amis, et s'aventurent ensemble dans le cinéma, en mettant en commun leur temps et leur savoir-faire. Tandis qu'Olan a fait l'INRACI, Olivier a fait de l'infographie et la photographie. D'amis en amis, de rencontres en rencontres... Ce qui les lie tous les uns aux autres, c'est leur passion pour l'image. Après l'IAD, des courts métrages sans budget, « une rencontre sur Ça rend heureux et une rupture sur Nue Propriété », Jeff arrive trois ans plus tard dans le duo, comme chef électro sur un clip où une nuit de travail tourne à trois jours non-stop : « Et ça crée des liens ». Depuis qu'ils ont fini leurs études, ils travaillent. Et comme ils ont pour métier de réaliser les publicités et les clips qu'on leur commande, ils ont l'habitude de jongler avec les micros budgets. Parce que si en France, il y a beaucoup d'argent pour la publicité, ce n'est pas le cas en Belgique où c'est plus élastique. Quant aux clips... « Et c'est nous qui les gérons de A à Z. Cela nous a permis d'expérimenter des choses et aujourd'hui de gagner notre vie », explique Olivier tandis qu'Olan précise : « Cela nous est souvent arrivé de tomber sur des commandes qui n'intéressent pas les maisons de production parce que le budget couvre à peine leurs frais. Mais nous, nous ne sommes pas une société, nous n'avons pas d'employés... On se débrouille, et c'est dans cette énergie-là que nous sommes arrivés peu à peu à acheter notre matériel, une caméra, une station de montage ». Leur travail « reste de l'artisanat ».

Et puisqu'ils s'autoproduisent, ils n'ont pas de temps à perdre à monter des dossiers de financement, à justifier des postes ici ou là et Olan de s'exclamer : « Quand je travaille sur une coproduction franco-belgo-luxembourgeoise, je me demande comment on fait pour monter une équipe qui tiennent le coup ! » Olivier, lui, souligne : « Je sais avec qui je veux travailler. Je ne vais pas sacrifier une équipe pour un budget »...

Pour financer ce film, ils ont tiré « l'argent de leur cochon » explique Olan en souriant : ils ont travaillé, mis à deux des sous de côté, tout le monde a participé. Le film leur a coûté 10 000 euros : la cantine, le matériel, quelques droits et autres autorisations, y compris le voyage en Thaïlande pour les premières images du film : « des images volées un peu partout avec des petits appareils photos numériques. » Olivier insiste : « On voulait un maximum de liberté et se laisser du temps. Ce qui me semblait important, c'était de trouver un mode de financement compatible avec le film, son scénario, l'approche qu'on avait de sa fabrication. C'était un premier long métrage, une seconde fiction. » En 2003, Olivier réalise un court métrage, Marla (qu'on peut découvrir en ligne : <http://www.marlathemovie.com/>) et qui développe le seul personnage féminin du récit de Chuck Palahniuk (Fight Club). Le film a du succès sur la toile, il est vu par « deux millions de spectateurs avant You Tube », se retrouve sur la page officielle de l'écrivain.

Les commandes et les propositions s'accroissent : « C'est à partir de là qu'on s'est retrouvé à l'étranger, aux Etats-Unis, en Suisse, en Angleterre, en Italie. Internet nous a pas mal aidés à plusieurs niveaux. » Générique de Marla : écrit, produit et réalisé par Another State of Mind... La qualité et l'originalité de Somewhere between sont aussi là, dans cette manière de mettre en commun les désirs et les énergies.

Depuis le début, ils travaillent entre amis, « un groupe beaucoup plus large que nous trois, des gens tous un peu bricoleurs, qu'on voit aussi en dehors du boulot. C'est une petite communauté qui fonctionne parce que personne n'a un ego surdimensionné. On a tous été l'électro de quelqu'un d'autre qui a été lui-même chef op' pour nous », explique Olivier. Les deux premiers se connaissent depuis plusieurs années et travaillent ensemble depuis six ans. Ils se nomment « The Black Sheep ». Quand ils diront « on n'aime pas les étiquettes », on ne s'étonnera pas. Et leur problème au moment du générique, ce fut justement de les recoller ici et là. Tout le monde a fait un peu de tout, pour l'un ou pour l'autre.

Il s'agit de connaître un métier, « un artisanat » encore une fois : « On a tous pu constater qu'un bon réalisateur, c'est quelqu'un qui a un minimum d'expérience dans de nombreux domaines. » Et Olan résume : « Histoire de ne pas demander à un chef op' d'aller chercher la lune ». Histoire aussi, pour Jeff, d'aller plus vite, avec confiance, puisqu'ils se connaissent bien, les initiatives vont dans le même sens. Et sur le plan artistique, de discuter à trois de l'image. Les idées circulent, tout se passe plus en « douceur ». Le mot est d'Olivier.

Le film semble justement s'être fait ainsi : « assez simplement. C'est le seul moyen de faire un film à petit budget, tenir compte de tous les paramètres et de les voir comme des contraintes créatives. On sait ce que ça donne si on n'éclaire pas, on sait aussi ce qu'on peut faire en postproduction. Nous voulions prendre tout ça en considération pour essayer de travailler ce style-là plutôt que de le contourner. À partir du moment où le scénario était plus ou moins structuré, l'écriture s'est faite en même temps que les repérages. » Pas question pour Olivier d'écrire des dialogues, il en a le contenu et cherche avec ses comédiens à les mettre en forme. Ils ont déjà travaillé ensemble, se connaissent. Tout est affaire de confiance et tout se tricote tranquillement de-ci, de-là. C'est le principe de « la production créative », selon la formule d'Olan : « Il y avait une idée, une très grande envie de faire le film et un budget très restreint. L'idée, au départ, n'était pas forcément très développée. Mais le contexte, lui, était plus ou moins précis. Il nous fallait des lieux qui collent à l'histoire et au budget : des lieux où la lumière est déjà là, que nous n'avions pas besoin d'éclairer, où l'on pouvait travailler en équipe très légère de quatre personnes, avec Quentin. » Si beaucoup de décisions sont aussi prises en amont, cette question des lieux ou l'enregistrement minimal des dialogues sur le plateau, d'autres, ils le savent d'avance, seront prises en aval : le montage, la bande son, la musique, le travail plus ou moins dévolu à Olivier d'étalonnage de l'image... Il conclut : « On croit qu'il y a des recettes pour faire un film, mais il n'y en a pas, il faut juste qu'un projet soit cohérent. »

Cohérence et simplicité ... Ces mots reviennent sans cesse dans leur manière de travailler et d'envisager le film. Question de génération, souligne à plusieurs reprises Olivier : entre Internet qui les lance, leur capacité à s'emparer des nouvelles technologies, l'habitude de travailler sans argent qui leur apprend à jongler, à s'adapter, à revoir leur désir à l'échelle des possibles, à s'entraider aussi... esprit de famille, si caractéristique du milieu du cinéma. Avec toujours ce souci de parler à partir de quelque chose. Dans *Somewhere between...*, ce récit d'un retour difficile, du sentiment d'étrangeté chez soi, résonne en chacun d'eux. Olivier est Belge, mais Olan précise : « À moitié Thaïlandais, et dans un village comme La Calamine, ça ne passe pas inaperçu ». Lui, il a grandi à Nieuwpoort, est allé à l'école en Flandres puis en France, son père est Anglais... Quant à Jeff, il est Français... Il arrive ici et, de fil en aiguille, de rencontres en rencontres, il y reste. Etre étranger, en partance, en retour, une question intime qui les traverse tous les trois... Encore une question de génération, aussi... « Aujourd'hui, on peut s'approprier ce qu'on veut des autres cultures, ici la musique anglaise, la nourriture indienne, la littérature américaine... On peut aller partout.

Le film parle du voyage, mais forcément, cela se lie à cette question : « C'est où, la maison ? » Toutes ces questions que l'on se pose aujourd'hui, qu'est-ce qu'on va faire, avec qui, finalement, s'ancrent dans la question de savoir où habiter. » Et l'envie d'Olivier, s'attarder justement sur un processus, ce moment où l'on n'est ni tout à fait arrivé, ni tout à fait parti, où le choix n'est pas encore ni tout à fait pris ni tout à fait à prendre. « J'aime bien les entre-deux... » dit-il. Le film, il l'a laissé voguer, n'essayant pas de le cataloguer dans un genre ou dans un autre : « Le scénario s'est fait surtout sur base d'essais consacrés à l'art du voyage et un bouquin fabuleux sur l'art de marcher... Il y a eu des prises de décisions et des choix, mais pas de concept, on n'a pas réfléchi, on a juste essayé de faire un truc qui sonnait juste. » Partir de leurs expériences donc, de ce qu'ils connaissent, de leur ville : « Les étrangers en ont une vision assez déformée. D'un côté, on voulait faire un film très précis qui parle de Bruxelles, mais en même temps, par les lieux qu'on montre, que les personnages fréquentent, c'est assez anonyme. Il ne s'agissait pas de faire un film carte postale. L'une des références du film, c'était la peinture d'Edward Hooper, qui a peint ces cafétérias et ces gens seuls. Une sorte de lieu générique où inventer des situations plus universelles. Leur Bruxelles comme un lieu de rencontres, « un carrefour entre toutes les nationalités, un lieu d'échange », précise Jeff ... Et Olan de confier qu'il a découvert la ville au moment de faire le film, qu'il avait vécu là sans vraiment y habiter : « Jusqu'au jour où j'ai commencé à voyager. Ce que je n'aimais pas ici n'était pas propre à Bruxelles, mais propre à un mode de vie. À partir du moment où j'ai compris ça, j'ai pu vivre ici. » Et si « Le voyage est plus un état d'esprit qu'un mouvement », dit Olivier, *Somewhere between* tente précisément de se maintenir sur le bord du mouvement, à l'orée de cet état d'esprit ...

Heureux de l'accueil du public au Festival de Flagey, heureux aussi de l'accueil de l'équipe du Festival, pour le moment, ils cherchent un distributeur. Leur projet, ils verront plus tard. Reprise du carnet de commande, jamais réellement interrompu, un court peut-être pour Jeff, un long, mais plus tard pour Olan, et pour Olivier, le sentiment qu'il doit vivre pour nourrir son prochain projet, une fiction en Thaïlande où il aurait besoin d'habiter plus longtemps sans doute. Cette question revient, et celle de savoir depuis quelle place on parle – où on filme... En attendant, l'adaptation d'un roman d'un ami. S'essayer à d'autres types de films, d'autres fictions : « Je crois que ce qu'on veut faire est assez clair : on veut faire des films. Comment, c'est plutôt ça notre question... »

L'aventure plutôt libre et tranquille de *Somewhere between* en donne déjà une jolie idée...

Un film belge hors circuit classique

Le Soir, 19 novembre 2009

Cinéaste indépendant belge, Olivier Boonjing cherche une alternative à la distribution classique. Fruit d'une génération qui bouge, il a autoproduit son premier long métrage qu'il présente dans les festivals du monde. Il croit en internet comme incitateur à la diffusion.

Bruxelles, Namur, Bangkok... Olivier Boonjing, réalisateur indépendant de 26 ans basé à Bruxelles, promène son premier long, *Somewhere between here and now*, de festival en festival. Dérive urbaine dans un Bruxelles contemporain et multiculturel, l'aventure collective autofinancée (10.000 euros) repart d'ici avec un prix du public, de là avec le bonheur de salles sold-out. Avec ses amis Olan Bowland et Jean-François Metz, Olivier réfléchit à une diffusion alternative, refusant d'être mort-né dans le circuit classique.

Pour la diffusion de votre film, vous tablez beaucoup sur internet ? Votre court « Marla » avait été vu par deux millions de spectateurs sur YouTube !

Je suis très conscient de la situation de la distribution en Belgique. Je ne veux pas faire partie de ces films belges qui sortent une semaine en salle puis sont éjectés ou qui ne sortent même pas dans toute la Belgique ! On a fait ce film pour qu'il soit vu ! Aux Etats-Unis, il existe un site où c'est le public qui manifeste son intérêt pour un film. Le distributeur organise alors une projection là où il y a un intérêt. Utiliser internet comme incitateur m'attire. On ne ferme pas de portes mais on ne va pas forcément attendre un distributeur...

On pense à « L'auberge espagnole » avec des couleurs lynchéennes ou à la Edward Hopper en voyant votre film...

Klapisch a attiré l'attention sur le fait que des choses étaient en train de changer d'un point de vue multiculturel via l'Erasmus. Les gens sont amenés à bouger. On ne grandit plus forcément dans la région où on naît. On est d'une génération qui sait prendre une distance géographique par rapport à sa famille. La notion de « racines » et d'« identité » va évoluer. Via le Net, on a une ouverture incroyable sur le monde et ses influences.

D'où l'usage de l'anglais dans le film ?

L'anglais fait partie de nos vies. C'est la langue du voyage, de la rencontre, du partage. On a des amis pas forcément anglo-saxons mais avec qui on parle anglais ainsi tout le monde se comprend. J'ai des potes qui habitent Gand : je comprends le flamand mais le parle très mal, eux c'est la même chose avec le français. Du coup, on parle anglais.

Film autofinancé, tourné en 19 jours, c'est-à-dire ?

On avait une idée qui n'avait pas besoin de millions d'euros. De plus, on connaît bien le système de financement soutenu par la Commission. On savait que notre projet ne cadrerait pas avec ! Avec une création proche du travail de scène, aucune personne connue, un premier film pour quasi toute l'équipe, la volonté de tourner dans un format léger, notre projet pouvait faire peur. En parlant avec des gens du métier, on s'est rendu compte qu'on nous regardait de manière sceptique. Nous, on voulait cette phase de laboratoire, avoir du temps, une forme de simplicité et de liberté. On avait le matériel et les gens pour foncer. On a préféré « casser nos cochons » qu'attendre un éventuel confort financier.

Film dogma ?

Le Dogme fut important dans l'évolution du cinéma moderne. Lars von Trier a montré le peu de chose réellement nécessaire pour intéresser le spectateur. Le Dogme nous a conforté dans l'idée que c'était possible. Comme la Nouvelle Vague en France ou, plus récemment, la Nouvelle Vague asiatique. On pioche un peu partout. On se sent proche du ciné ultra-indépendant US où les réalisateurs s'entraident comme l'ont fait à une autre époque Wenders, Jarmusch. Ce qui se passe en ce moment en Asie est aussi très excitant. La philosophie de notre boîte de production, Another state of mind films, c'est ça : travail collectif, entraide, sans ego surdimensionné !

press

Votre film fait voir Bruxelles autrement. Rare, ça ?

Bruxelles est une mine d'or pour un cinéaste car on a une architecture très variée. On avait envie de tourner dans les lieux où on vit comme le font les Flamands. On a été marqué par *Any way the wind blows*, de Tom Barman.

Plus on voyage, plus on se rend compte que Bruxelles est un très bel équilibre : c'est suffisamment grand pour faire des rencontres différentes et suffisamment petit pour se croiser. C'est pour cela que Bruxelles attire. On met souvent en vitrine la Communauté européenne. On dépasse de loin cela.

Fabienne Bradfer

contact

Another State of Mind Films
Rue Gustave Defnet 29
1060 Brussels
Belgium

E-Mail: info@asom-films.com
Web : www.asom-films.com

Mobile: +32 477 82 72 20
+32 477 84 78 65